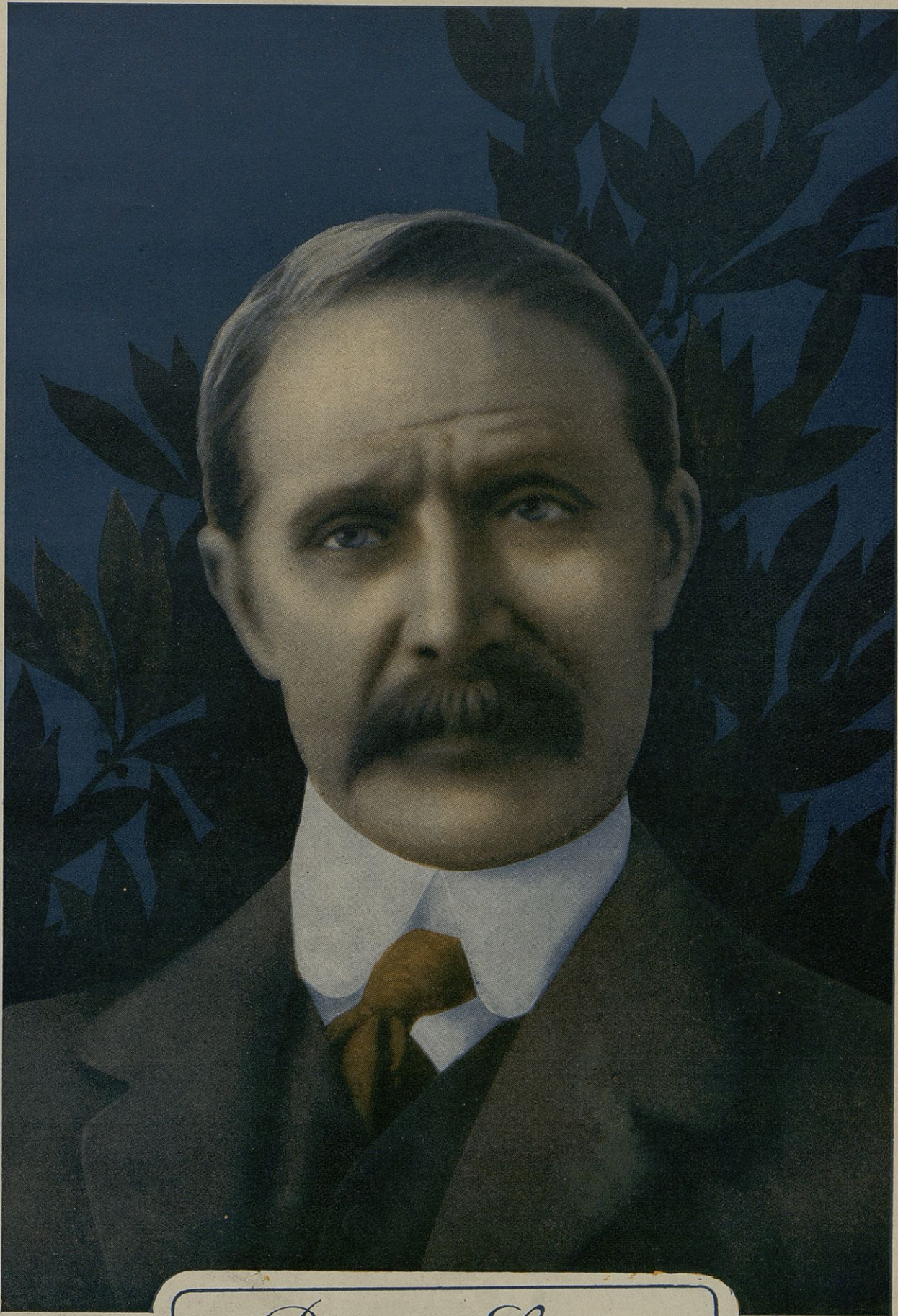


LE PAYS DE FRANCE



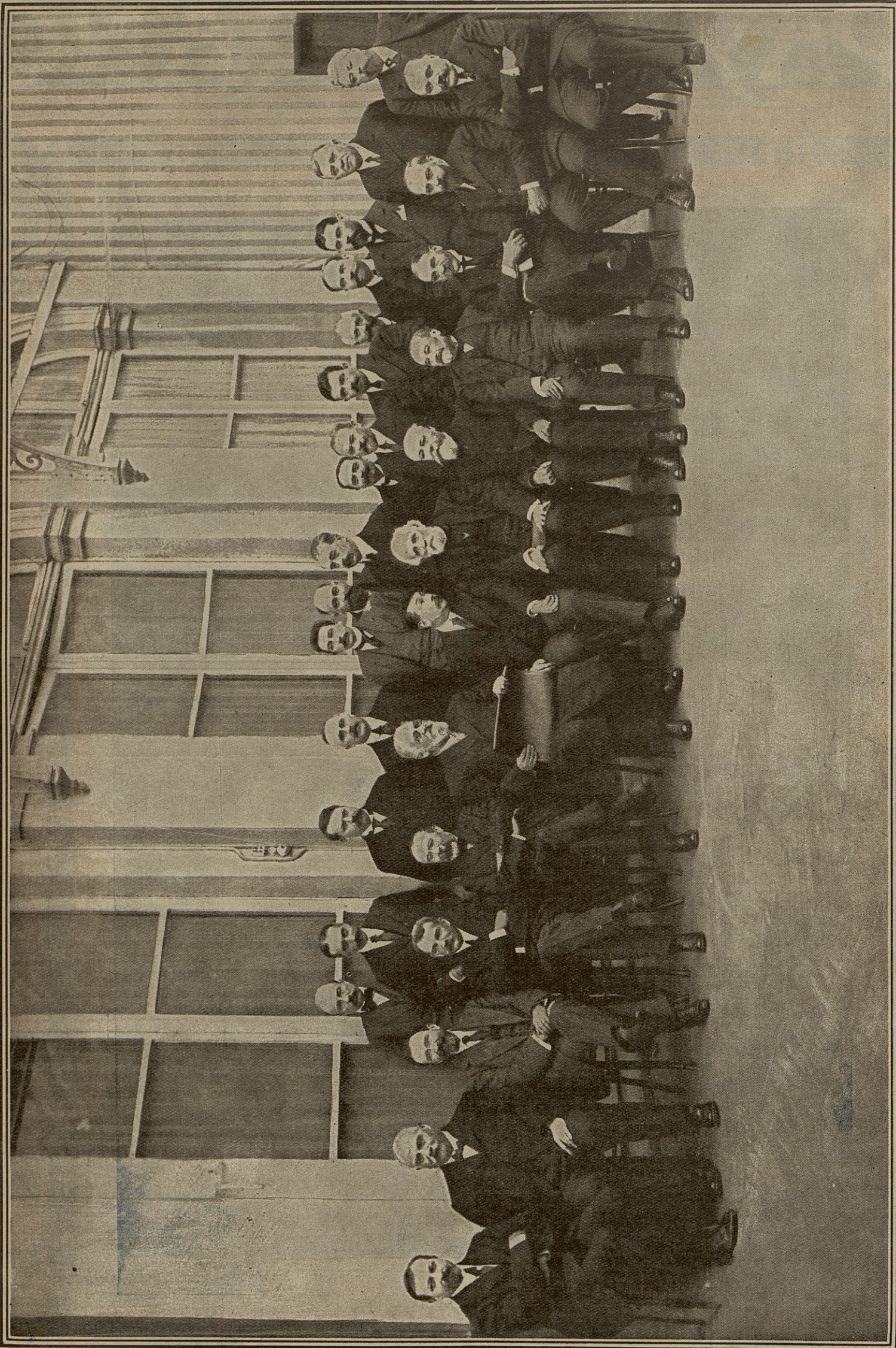
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Bonar Law
CHANCELIER DE L'ÉCHIQUEUR

Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs



Par suite de la retraite du cabinet Ribot, M. Painlevé a été appelé à former un nouveau ministère. Le nouveau cabinet comprend quinze ministres dont quatre sans portefeuille, et onze sous-secrétaires d'Etat. Ils sont réunis ici ; il n'y manque que M. Mélin, sous-secrétaire d'Etat au blocus, et M. Franklin-Bouillon, ministre des missions à l'étranger. Au premier rang sont assis, de gauche à droite, MM. F. DAVID (Agriculture), CLAVEILLE (Travaux publics), CHAUMET (Marine), R. PÉRET (Justice), puis deux ministres d'Etat : BARTHOU et L. BOURGEOIS, PAINLEVÉ (président du conseil et Guerre), RIBOT (Affaires étrangères), deux ministres d'Etat : DOUMER et DUPUY, KLOTZ (Finances), STEEG (Intérieur), LOUCHEUR (Armement). Au second rang se suivent, de gauche à droite, deux sous-secrétaires d'Etat : MM. DE MONZIE (Marine marchande), PEYTRAL (Intérieur). Puis MM. DANIEL-VINCENT (Instruction publique), JUSTIN GODART (sous-secrétaire d'Etat, service de Santé), BÉSNARD (Colonies). DALIMIER (Beaux-arts), CLÉMENTEL (Commerce), BOURÉLY (sous-secrétaire d'Etat, Finances), RENARD (Travail). Puis les quatre sous-secrétaires d'Etat : MM. MOURIER (Administration générale), MOREL (Commerce), MASSE (Contentieux), DUMESNIL (Aéronautique). Enfin MM. LONG (ministre du Ravitaillement), BRETON (sous-secrétaire d'Etat, Inventions).

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 13 au 20 Septembre



Le front britannique a été très animé du 13 au 20. Nos alliés, toujours en mouvement, ont effectué un certain nombre d'opérations heureuses. En revanche les Allemands se sont montrés plus remuants qu'au cours de la période précédente, mais ils n'ont pas retiré grand profit de leurs initiatives. Les actions enregistrées par les communiqués ont eu pour théâtre des secteurs très différents : il ne paraît y avoir eu de lien entre elles ; et qu'elles aient été entreprises par les Anglais ou par les Boches, elles ne semblent avoir eu que des buts tout locaux.

C'est vers Langemarck, au nord et au nord-ouest de ce point, que les Boches ont donné leur plus gros effort. Le 13, à la suite d'un violent bombardement, ils attaquent nos alliés avec des forces considérables sur un front de plus de 1.600 mètres. Une lutte très ardente s'ensuit, à l'issue de laquelle l'assaillant est rejeté dans ses lignes avec de lourdes pertes ; et il ne revient pas à la charge.

Sur beaucoup d'autres points, les ennemis ont prononcé de petites attaques contre les lignes britanniques : aucune de ces tentatives n'a eu l'importance de celle que nous venons de relater, et aucune n'a été couronnée de succès. Il serait trop long de les énumérer toutes. Il suffira d'en dire que les Allemands y ont subi des pertes très fortes, eu égard au bénéfice qu'ils en auraient retiré, et qu'ils s'y sont laissé faire de nombreux prisonniers.

L'activité de nos alliés s'est exercée notamment dans le secteur de la Sensée. Le 16, dans la région de Cherisy, après avoir envoyé un détachement sonder les lignes de l'ennemi, ils déclanchent un fort coup de main qui leur permet de pénétrer jusqu'à la lisière ouest du village. Les abris, les organisations défensives des Boches sont détruits. On leur tue soixante-dix hommes et on leur fait de nombreux prisonniers, sans compter les blessés. Cette opération tire son intérêt de la position de Cherisy, au bord de la Sensée, entre Croisilles et Vis-en-Artois. Le village occupe une vallée, et les Anglais tiennent le rebord du plateau qui la domine ; de là ils ont vue sur le cours de la rivière jusqu'à Vis-en-Artois, et commandent cette localité, par où passe la route Arras-Cambrai.

Quant au village de Cherisy, que nos alliés ont pour ainsi dire dans leur main, il est à la tête d'une bonne voie de communication avec Quéant, un des forts centres allemands de la région. Ainsi, grâce à cette heureuse opération, les Anglais ont grandement amélioré leurs positions, et avancé leur ligne très notablement entre Bullecourt et Guémappe, en direction de Marquion.

D'autres bonnes opérations de nos alliés ont été dirigées contre les positions allemandes du bois d'Inverness à deux reprises, le 15 et le 18 : il leur en est revenu une cinquantaine de prisonniers et une mitrailleuse. Leurs lignes se trouvent là améliorées de tout le dommage fait à celles de l'ennemi. Il y a eu encore de très nombreux coups de main des Anglais un peu partout, et nos alliés, dans leurs communiqués, ne semblent avoir eu qu'à se louer des avoir entrepris.

Les communiqués britanniques insistent comme d'habitude sur l'activité du concours que l'aviation donne aux opérations. Les pilotes de nos alliés vont chaque jour à l'intérieur des lignes allemandes bombarder les rassemblements, dépôts, ouvrages, etc., de l'ennemi : sur le front même se livrent de fréquents combats. L'artillerie est, de son côté, toujours occupée : les communiqués allemands eux-mêmes signalent l'intensité de la canonnade qui, disait l'un d'eux le 14, va dans les Flandres jusqu'au feu roulant.

Sur le front français, les Allemands continuent à faire, à tort et à travers, des démonstrations qui ne pourraient pas leur rapporter grand chose si elles réussissaient, et qui ne leur rapportent que des pertes, car elles échouent. Ainsi, au cours de cette période du 13 au 20, on les a vus attaquer : en Champagne à plusieurs reprises, en Alsace, par deux fois au bois des Caurières, en Argonne, au chemin des Dames, dans les Vosges, dans l'Aisne, en forêt d'Apremont. Ces tentatives ont partout été repoussées et les assaillants y ont subi des pertes sensibles. Quelques-unes valent qu'on les examine de plus près. Au nord du bois des Caurières, rive droite de la Meuse, nous avons été attaqués, le 14, après un fort bombardement, sur les positions que nous avons récemment conquises. L'ennemi a d'abord pénétré dans notre ligne avancée, sur un front d'environ 500 mètres. On s'est battu là jusqu'au lendemain, et l'ennemi a été rejeté de la majeure partie des éléments où il avait pris pied. L'attaque s'est renouvelée le 16, mais cette fois les Boches, arrêtés en chemin par nos feux, ont dû refluer vers leurs tranchées.

On peut remarquer la fréquence des attaques contre nos positions du bois des Caurières. C'est un des secteurs de notre front de Meuse les plus difficiles à garder. La crête des Caurières domine, en réalité, d'une vingtaine de mètres les Jumelles d'Ornes, deux buttes accolées, à quelque 3 kilomètres de là, et dont l'altitude est d'environ 310 mètres. Mais les flancs de ces Jumelles d'Ornes ont été percés

d'abris, de retranchements, d'où l'artillerie ennemie dirige ses coups sur notre secteur, tandis que, en raison de la disposition des pentes, nos canons ne peuvent à peu près rien contre les Jumelles. Ce couple de buttes constitue un magnifique observatoire et une des plus fortes positions des Allemands dans le secteur. Il est en outre difficile de contrôler les mouvements de l'ennemi en arrière des Jumelles car ils s'accomplissent sous le couvert de la forêt de Spincourt, qui s'étend jusqu'à ces fameuses monticules, dont la réduction est considérée comme à peu près impossible... pour le moment.

La forêt d'Apremont, où nous avons été également attaqués sans résultat pour l'ennemi, est à l'est de Saint-Mihiel, sur les côtes de Meuse. Depuis longtemps nous n'avions pas eu à faire face, dans cette région, à un mouvement préparé avec tant de soin par l'artillerie. Les Boches ont pu aborder nos tranchées, mais après un vif combat notre ligne était intégralement rétablie. Tout porte à croire qu'il ne s'agissait pas là d'un simple coup de main, et que la bravoure de nos soldats a fait avorter une opération très sérieusement combinée.

Autre attaque, le 17, en un point duquel on ne parlait guère : c'est dans les Vosges, au Violu, un sommet sur la frontière entre Sainte-Marie-aux-Mines et Sainte-Croix-aux-Mines.

Les Allemands n'ont guère cessé de nous inquiéter en Champagne, en particulier dans la région des Monts, où nous avons repoussé leurs détachements, et où nos batteries ont répondu victorieusement aux leurs, mais nous les avons attaqués aussi et nous ne nous sommes du moins pas retirés les mains vides. Le 15, nos hommes ont réussi un coup de main sur les tranchées du mont Haut. Ils ont détruit un observatoire et de nombreux abris et ramené des prisonniers.

Des noms peu connus ou oubliés figurent dans les récents communiqués : on a signalé une attaque de nos lignes, le 18, au sud de la Miette, petit affluent de l'Aisne, qui le reçoit entre Berry-aux-Bac et Pontavert. L'ennemi a abordé nos tranchées vers la route de Neufchâtel, sans doute près du confluent, dans la région de la ferme du Choléra. Cette route donne accès, au moyen de nombreux embranchements, à toutes les grandes voies de communication de la région, et longe assez longtemps le cours de l'Aisne : de là l'intérêt qu'il y a pour les Allemands à ne pas nous laisser sur des positions d'où nous les menaçons en partie, et d'où nous pourrions en enlever quelque nouvel élément. Quoi qu'il en soit, après un combat très dur, les Boches ont été rejetés, et nous leur avons fait des prisonniers.

L'artillerie et l'aviation sont toujours très actives sur toute l'étendue de notre front où les exploits de nos pilotes, de bombardement ou de chasse, se renouvellent fréquemment. Le 19, les attaques contre nos lignes ont été assez nombreuses, et comme d'habitude se sont produites en des endroits très éloignés les uns des autres. Pendant qu'on les repoussait, nos hommes effectuaient de bons coups de main en Woëvre, en Lorraine et au Four-de-Paris.

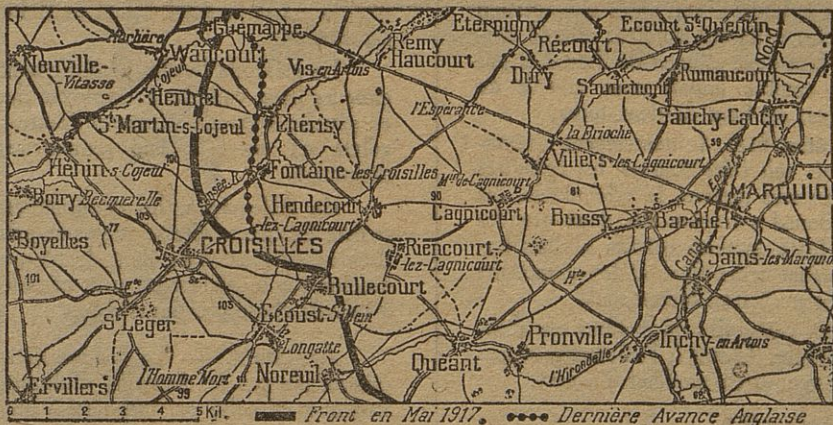
NOTRE COUVERTURE

M. BONAR LAW

M. Bonar Law est un des principaux hommes d'Etat de l'Angleterre ; il est d'origine canadienne, de la province du Nouveau-Brunswick. Né le 16 septembre 1858, il a été élevé dans sa province natale, puis à Glasgow, où il suivit d'abord la carrière commerciale. Il fut l'associé, dans cette ville, de deux grandes maisons de commerce du fer, et président de la Glasgow iron trade association.

M. Bonar Law est unioniste, c'est-à-dire opposé à l'établissement du home rule en Irlande. Son entrée dans la vie parlementaire date de 1900, époque à laquelle il fut choisi par les électeurs de la circonscription de Blackfriars, de Glasgow, pour les représenter au Parlement. Grâce à son talent et à sa droiture reconnus de tous, il a toujours tenu dans son parti une des premières places.

De 1902 à 1906 il est secrétaire parlementaire du Board of Trade. En 1911 il remplace M. Balfour comme leader de l'opposition et, en 1915, devient ministre des colonies. Lorsqu'en 1916 M. Lloyd George constitue son ministère, il appelle M. Bonar Law aux hautes fonctions de chancelier de l'Echiquier, et le désigne pour faire partie du War-Committee ou Comité de guerre, composé seulement, sous sa propre présidence, de lord Curzon, lord Milner, MM. Henderson et Bonar Law. Le 17 juillet dernier, la démission de M. Austen Chamberlain, ministre de l'Inde, ayant entraîné un remaniement du cabinet britannique, M. Bonar Law s'est retiré du Comité de guerre, où il a été remplacé par sir Edward Carson, membre sans portefeuille, mais il a conservé ses fonctions de chancelier de l'Echiquier et de leader de la Chambre des communes.



L'AVANCE BRITANNIQUE VERS MARQUION.

LE MOTEUR D'AVIATION

En attendant que le génie humain ait pu reproduire la structure recouverte de plumes de l'oiseau et le mouvement de ses ailes, le moteur sera toujours le cœur de l'avion actuel, auquel la vitesse est indispensable pour lui donner la sustentation ou la faculté de voler. Ce n'est qu'après une longue période de tâtonnements et d'essais délicats que le moteur d'aviation, qui doit fournir sous un faible poids une puissance relativement élevée et une bonne endurance, a vu le jour.

Tout d'abord les recherches ont naturellement porté sur la machine à vapeur ; c'est grâce à l'emploi d'un moteur à vapeur qu'Ader a pu réussir son bond de 300 mètres. Mais en présence des difficultés d'approvisionnement en eau, en pétrole alimentant les brûleurs de la chaudière et du poids trop élevé de l'appareil, qui l'empêchait de décoller du sol, le moteur à vapeur a dû être abandonné. Enfin, après diverses tentatives d'emploi de l'électricité et en présence du succès du moteur à explosion dans la locomotion automobile, les constructeurs d'appareils aériens se sont tournés vers le moteur à essence.

Le poids du premier moteur d'aviation en ordre de marche qui était de 4 kilos est descendu aux environs de 1 kilo par cheval.

Pour réaliser cette légèreté on a été conduit :

1° A augmenter la régularité du couple-moteur, c'est-à-dire à grouper le nombre maximum d'explosions pendant un tour, à des intervalles de temps égaux ;

2° A diminuer le poids des pièces en mouvement et en particulier à supprimer le volant usité sur les moteurs d'automobile.

On groupa les cylindres en étoile autour d'une manivelle, la parité du nombre des cylindres étant déterminée par le cycle du fonctionnement du moteur à 4 temps. Ce cycle donnant par cylindre une explosion tous les deux tours, on ne put pas donner comme intervalle entre deux explosions une valeur correspondante à l'angle formé par deux cylindres, car après une rotation d'un tour tous les cylindres auraient allumé successivement. Il faut donc allumer de 2 en 2 et par suite avoir un nombre impair pour revenir au cylindre de départ au bout de deux tours.

Le nombre de cylindres et leur disposition étant fixés, le mouvement cinématique est indéterminé, c'est-à-dire que l'on peut, soit faire tourner les cylindres autour de l'arbre-manivelle, soit faire tourner, en sens inverse, le vilebrequin, les cylindres étant fixes. Ces deux dispositions ont donné naissance aux deux grandes catégories de moteurs actuellement employés : les « moteurs rotatifs » dans lesquels les cylindres et le carter tournent autour d'un arbre fixe, et les « moteurs fixes » dans lesquels le vilebrequin, enfermé dans un carter, tourne seul.

Le fonctionnement des cylindres de ces deux catégories de moteurs est absolument identique à celui d'un cylindre d'automobile. Quant à l'allumage et aux soupapes, seules des dispositions de détail sont venues en modifier l'aspect.

LES MOTEURS ROTATIFS

Dans cette première catégorie on peut considérer comme prototype l'ancien moteur Gnome 50 chevaux, aujourd'hui détrôné par des puissances supérieures.

L'équidistance des explosions dans le moteur à 7 ou 9 cylindres est bonne ; d'autre part les masses en mouvement sont importantes puisqu'elles comprennent l'ensemble des cylindres, le carter et les pistons qui tournent à 1.200 tours-minute, ce qui permet la suppression du volant et une diminution très marquée des vibrations. Ce dernier avantage est très important pour l'avion dont la masse, qui doit toujours être très faible, ne peut absorber ces vibrations, qui produisent après quelque temps la dislocation de l'appareil.

Le refroidissement des cylindres est effectué d'une part par le courant d'air de l'hélice montée directement sur l'extrémité du carter et d'autre part par la vitesse de rotation des cylindres, qui atteint 68 mètres-seconde, soit 244 kilomètres à l'heure.

Pour augmenter le refroidissement, la surface extérieure des cylindres est pourvue d'ailettes, destinées à augmenter la surface de radiation et par suite l'échange de chaleur entre l'enveloppe des cylindres et l'atmosphère.

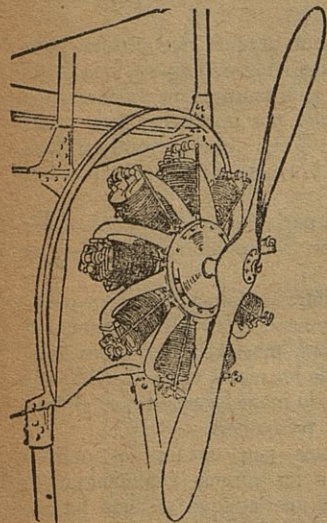
La nature des métaux employés dans un tel moteur est expliquée par le genre d'effort auquel les organes sont soumis. La force centrifuge développant des efforts considérables, on est conduit à établir un carter et des cylindres en acier et souvent même en acier au nickel à haute limite élastique.

Les soupapes étant sollicitées sur leurs sièges par la force centrifuge, on a été amené à les équilibrer par des dispositifs de contrepoids.

Quelquefois même la soupape d'admission est placée dans le fond du piston et se déplace avec lui ; elle est alors à levée automatique, ce qui laisse à désirer au point de vue du bon remplissage de la cylindrée (moteur Gnome).

LES MOTEURS FIXES

Dans ces moteurs, les masses en mouvement de rotation se réduisent à l'arbre-manivelle. Aussi, pour éviter d'avoir recours à un volant, on a porté le nombre des cylindres à 8 ou même 12 dans le cas où les cylindres sont alignés sur les deux faces d'un angle dièdre de 90° ou 60° ; à 10 par deux groupes de 5, ou 9 en un seul groupe dans le cas des moteurs en étoile. A ces deux sortes de moteurs fixes, il faut ajouter, venant de l'école allemande, les moteurs à 6 cylindres verticaux. Les moteurs fixes comprennent donc : les moteurs en V, les moteurs en étoile et les moteurs verticaux en ligne.



MOTEUR ROTATIF.

Le type courant du moteur en V est le moteur 8 cylindres inclinés 4 par 4 à 45° sur l'axe vertical du moteur ; les explosions sont espacées d'un quart de tour l'une de l'autre. Le vilebrequin est analogue à celui d'un moteur à 4 cylindres d'automobile, chaque maneton conduisant soit directement soit par une disposition spéciale les bielles de 2 pistons face à face.

Le refroidissement de ces moteurs est possible de différentes façons : soit par l'air, soit par l'eau. Les deux méthodes ont été employées mais le refroidissement par eau, malgré la complication qu'il comporte, s'impose à cause de son efficacité et de l'accroissement de puissance des moteurs.

Dans les moteurs fixes en étoile, la circulation d'eau se fait dans des chemises en cuivre rouge poli, ce qui a sa raison d'être à deux points de vue. Le cuivre étant excellent conducteur conserve une température sensiblement régulière à l'ensemble du cylindre ; d'autre part, le cuivre poli a un pouvoir émissif très grand, d'où perte de chaleur interne par la chemise d'eau elle-même, sans passer par le radiateur.

Dans les moteurs fixes de construction allemande, moteurs en ligne, les chemises d'eau sont en tôle d'acier rapportée sur les cylindres, en acier également, par soudure à l'autogène.

LE FONCTIONNEMENT

CARBURATEUR. — Le mélange explosif convenablement dosé, préparé automatiquement par l'action du carburateur, est introduit grâce à la dépression qui règne dans le cylindre au moment de l'aspiration ; puis il est comprimé dans le cylindre, l'allumage se produit, la détente a lieu et l'échappement termine le cycle.

Dans les conditions atmosphériques où fonctionne le moteur d'avion, le carburateur doit remédier, en partie, aux différences de densité de l'air et par conséquent aux variations de son pouvoir carburant. Il doit donc se régler aussi automatiquement que possible.

Les carburateurs usités sur les moteurs d'aviation se classent en deux groupes suivant qu'ils sont destinés aux moteurs rotatifs ou aux moteurs fixes.

Pour les rotatifs, la carburation est simplement réglée par un robinet de forme plus ou moins compliquée qui agit à la fois sur un orifice de passage d'air et sur un orifice d'arrivée d'essence.

Les moteurs fixes exigent plus de précision dans leur dosage, car ils n'ont pas de masse formant volant et il faut éviter les ratés provenant d'un défaut de carburation.

La méthode la plus généralement employée en France sur les carburateurs de moteurs fixes consiste à employer deux ajutages, l'un fournissant trop d'essence en marche à grande vitesse et l'autre pas assez. Par une manœuvre convenable de volets on arrive à une somme sensiblement constante pour un débit d'air déterminé.

En Allemagne, les constructeurs ont profité de la succion produite par le moteur lorsque sa vitesse augmente pour soulever un clapet venant ouvrir une entrée d'air supplémentaire ; étant donné que le débit d'essence a augmenté, puisque la succion sur le gicleur est plus considérable, la proportion d'air et d'essence reste à peu de chose près invariable.

ALLUMAGE. — La compression du mélange étant effectuée, l'explosion est déterminée par le dispositif d'allumage. Le seul mode d'allumage actuellement employé est celui par magnéto à haute tension.

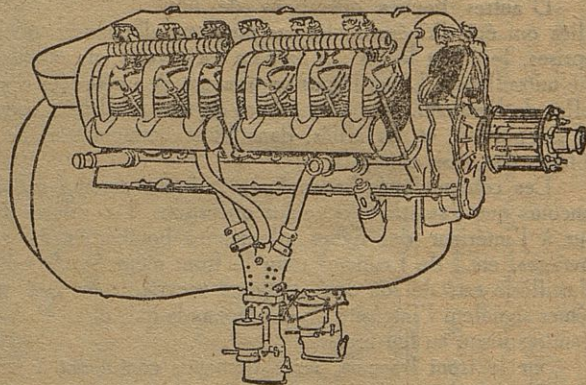
GRAISSAGE. — L'une des difficultés les plus sérieuses à surmonter réside dans la régularité et la sûreté de graissage. Il est indispensable, en effet, d'interposer entre les parties frottantes de toutes les pièces en mouvement une couche d'huile évitant le contact immédiat métal sur métal.

Les huiles employées en aviation doivent être suffisamment visqueuses pour ne pas être chassées par les forces d'inertie ou centrifuge, ce qui conduit à l'emploi de l'huile de ricin, dans les moteurs rotatifs en particulier. Elles ne doivent se décomposer que difficilement sous l'action de la chaleur, afin de ne pas encrasser les bougies après une combustion plus ou moins complète dans le cylindre. Enfin elles ne doivent pas être acides pour ne pas attaquer les métaux à graisser.

La pompe la plus ordinaire est la pompe à engrenages, complétée souvent par une soupape de sûreté, destinée à éviter les surpressions dans la canalisation.

Enfin il existe également des pompes à cylindre oscillant dans lesquelles le mouvement d'oscillation, combiné à des emplacements convenables d'orifices d'arrivée et de refoulement, détermine la distribution.

Le moteur d'aviation n'a pas encore dit son dernier mot au point de vue de la puissance et de la légèreté. Il reste encore perfectible. Sera-t-il détrôné un jour par la turbine à explosion, comme la machine à vapeur alternative a été détrônée, à bord des grands navires à haute puissance, par la turbine à vapeur ? L'avenir de l'aviation est lié à celui du moteur et le champ de cet avenir paraît immense.



MOTEUR FIXE

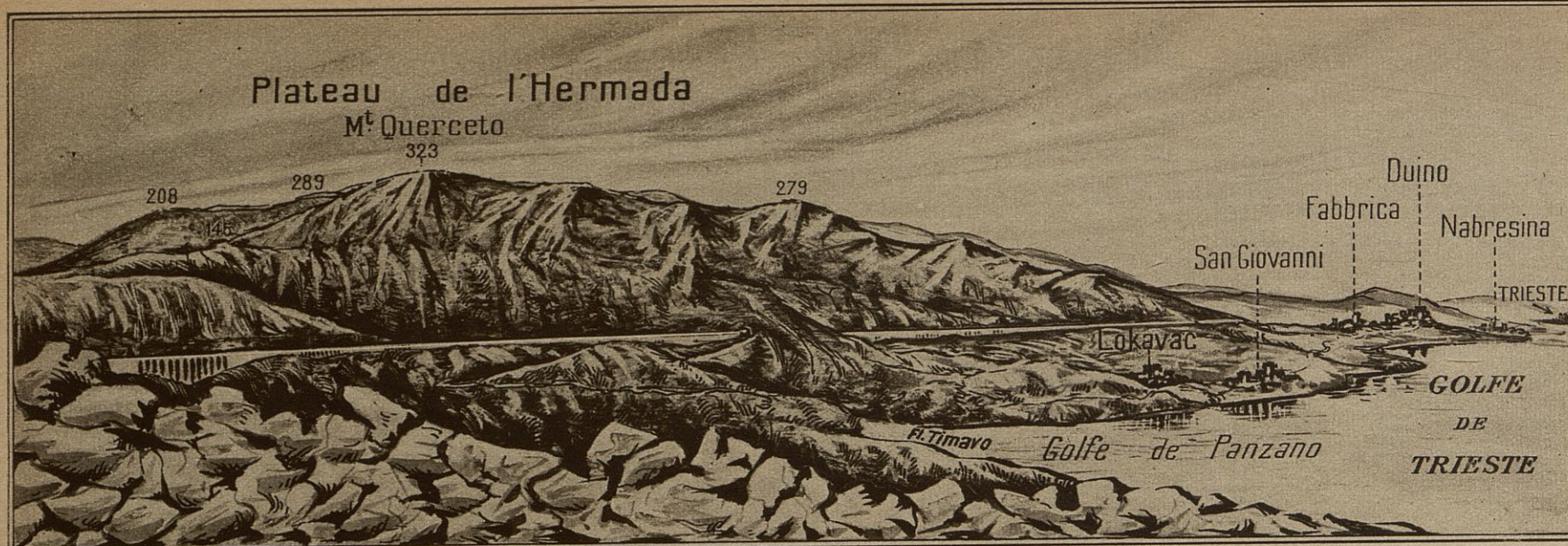
CHOSSES VUES AU CHEMIN DES DAMES



En cet endroit, devant Cerny, une de nos positions a été soumise à un marmitage si acharné que la configuration du terrain en a été complètement changée. Ce n'est plus qu'une chaîne d'excavations; la principale est ce cratère, transformé par les pluies en un lac assez profond pour qu'un homme puisse s'y noyer.



Les communiqués signalent presque chaque jour des attaques contre nos positions du chemin des Dames, mais ces positions ne retomberont plus au pouvoir des Boches. Elles sont organisées de manière à braver toutes les attaques. Voici, d'ailleurs, dans les ruines d'une ferme, une des innombrables pièces de gros calibre qui s'échelonnent tout au long de nos lignes pour les défendre. Dans le médaillon, une route par où les tanks pouvaient, sans être vus, s'approcher de la première ligne.



CROQUIS PANORAMIQUE DE L'HERMADA, VUE PRISE DE LA COTE 43, PRÈS DE MONFALCONE

L'OFFENSIVE ITALIENNE

AOUT 1917

Par le C. BOUVIER DE LAMOTTE
Revue d'Etat-Major.

INTRODUCTION

L'armée italienne fait face depuis l'ouverture des hostilités aux armées autrichiennes massées tout le long de sa frontière. Cette frontière, assez tourmentée dans son tracé, court dans les hautes vallées des affluents du Po et des fleuves Adige, Brenta, Piave, Isonzo, sur des cimes montagneuses qui forment, à elles seules, d'admirables défenses : aussi, sur une grande partie de son parcours, la frontière a pu être respectée.

Une offensive autrichienne longuement préparée a pu, au printemps 1917, pénétrer dans la haute Vénétie et, par les vallées de la haute Brenta et de la Piave, aborder le plateau d'Asiago et le massif des Sette-Communi ; cette offensive, arrêtée par les troupes italiennes, a été rejetée dans le Trentin sans espoir d'en pouvoir déboucher.

Sans se laisser influencer outre mesure par l'attaque autrichienne, le généralissime italien continua en effet ses opérations militaires sur l'Isonzo, c'est-à-dire sur la frontière est, la plus vulnérable et par laquelle on peut espérer une solution rapide, soit par la prise des routes qui mènent à Klogenfurt et à Laibach, soit par la marche sur Trieste et l'occupation de la presqu'île d'Istrie.

Le 23 mai une attaque soudaine des armées italiennes sur le bas Isonzo permettait de produire une avance sérieuse sur le plateau dénudé du Carso ; le résultat avait été remarquable surtout par la capture de 604 officiers et 23.631 soldats autrichiens, tous valides, pris au cours de cette offensive de huit jours (23 mai-1^{er} juin.)

L'attaque italienne s'était déclanchée par surprise avec cette méthode employée par le généralissime, qui tient à laisser planer l'incertitude sur le point d'attaque jusqu'au dernier moment et qui lance l'assaut après une brève mais sérieuse préparation, ne laissant pas à l'adversaire le temps de faire face à l'attaque véritable, qui se produit alors en un point choisi de la ligne de bataille.

L'avance du front italien avait été portée à l'est de Gorizia et englobait Biglia, sur le Vippacco, Castagnievizza et Brestovizza, sur le Carso, Médearra, sur le plateau de l'Hermada.

Cependant les défenses autrichiennes accumulées le long des sommets des Alpes juliennes, de Tolmino au nord, au plateau du Carso au sud, formaient toujours une barrière formidable devant les armées italiennes. Avec sa méthode habituelle, le généralissime italien résolut de faire tomber cette ligne de défense en l'attaquant sur un front plus étendu et en prononçant, sur cette ligne de bataille de plus de 60 kilomètres, l'assaut aux deux extrémités, c'est-à-dire aux deux ailes du champ de bataille. La préparation d'artillerie qui préluda aux opérations projetées fut l'une des plus formidables que l'on ait encore vues. Après vingt-quatre heures d'un bombardement dont l'intensité allait toujours croissant, les masses d'infanterie italienne furent lancées sur les objectifs. C'est l'offensive du 19 août 1917.

La manœuvre de Cadorna

Attaquer l'ennemi sur un front assez étendu pour qu'il ne puisse déplacer facilement ses réserves ni les transporter en temps opportun sur le point de rupture : le fixer sur tout ce front pour lui faire redouter l'assaut sur un endroit quelconque ; agir brutalement sur un ou plusieurs points en portant en masse les troupes de réserve et provoquer sur ces points l'événement, telle est la conception du généralissime italien : c'est l'application des principes napoléoniens dans la guerre moderne. Ajoutons que, dans l'exécution, il faudra mettre beaucoup de prudence jointe à de l'habileté et à de la rapidité afin de dérouter l'adversaire. C'est ainsi que le général Cadorna appliqua à la bataille moderne les maximes du grand maître dans l'art de la guerre.

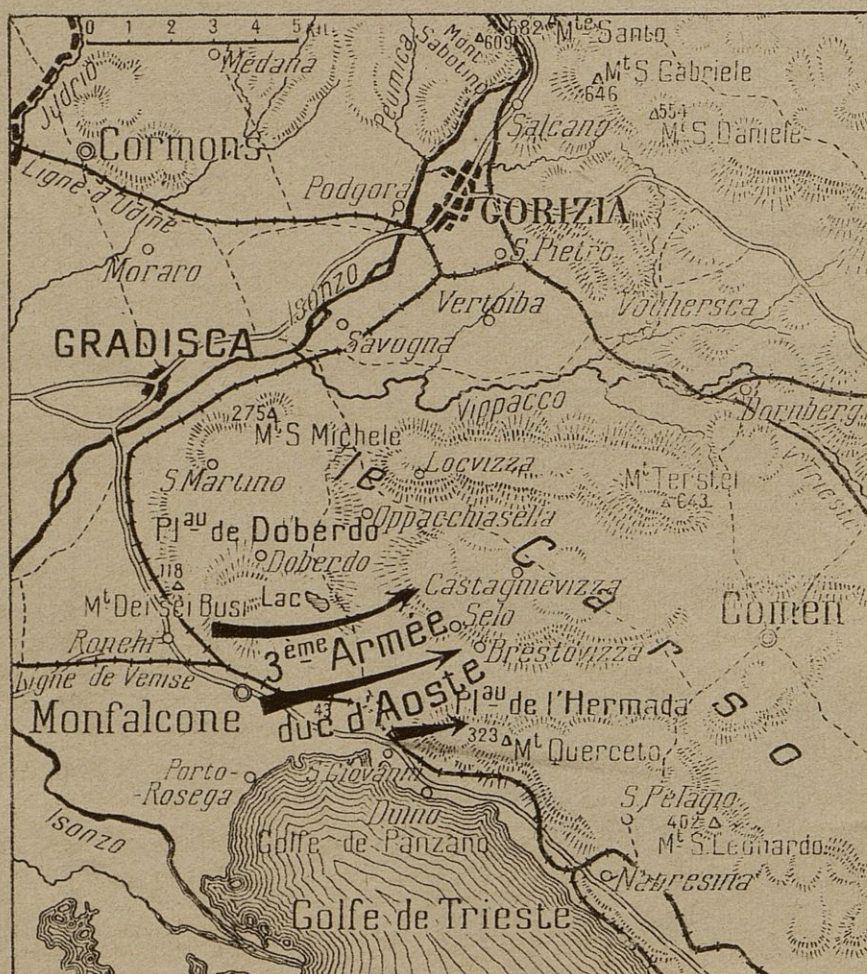
L'offensive du 19 août 1917 s'est développée sur tout le front de l'Isonzo, de Tolmino, au nord, à la côte Adriatique, soit sur plus de 60 kilomètres. Sur cette étendue de front, le fleuve Isonzo formait une barrière redoutable dans la partie nord de Tolmino à Salcano : c'était un obstacle de plus à vaincre pour les troupes italiennes. Dans la partie sud, par suite de l'avance déjà opérée en mai 1917, le terrain de la bataille s'étendra sur cette partie dénudée du plateau du Carso qui va du mont San-Michele à Selo ; les troupes italiennes aborderont même le plateau de l'Hermada, qui constitue vers le sud la dernière défense en avant de Trieste. Dès lors deux théâtres distincts : un au nord, dans lequel opérera la 2^e armée italienne sous les ordres du général Capello ; un au sud, où manœuvrera la 3^e armée italienne placée sous le commandement du duc d'Aoste ; cette dernière sera appuyée efficacement, sur son extrême aile droite, par une flottille de monitors italiens qui, du golfe de Trieste, prendront part au combat se développant à l'est de Duino, sur le plateau de l'Hermada.

Préparation de la bataille

Les plus grands soins furent apportés à la préparation de la bataille. Tout d'abord il fallait songer, dans le secteur nord, à pouvoir franchir le torrent de l'Isonzo dont la rive gauche était au pouvoir de l'ennemi. Dans cette partie de son cours, le fleuve coule avec violence entre deux rives bordées de rochers : on avisa à atténuer le courant en élevant vers le nord une puissante digue, sorte de barrage momentané du fleuve qui, gardant quelques instants la masse d'eau, diminuait le courant ; ceci fait on établit, sur la rivière diminuée, des ponts volants (19 furent lancés de Canale à Anhovo).

Les bateaux, le matériel nécessaires pour l'établissement de ces ponts ne purent être amenés jusqu'aux bords abrupts du fleuve qu'au prix de mille difficultés. L'ennemi ne soupçonna pas leur construction, qui fait honneur aux pontonniers.

Des brigades spéciales furent désignées pour aborder les pentes rocheuses de la rive gauche, chaque brigade ayant son secteur, et dans chaque secteur toutes



SUD DE GORIZIA. — (L'ATTAQUE DU CARSO).

les troupes disposant de tous les moyens d'escalade pour franchir les obstacles qu'on devait rencontrer. La préparation d'artillerie, faite très sérieusement, fut de courte durée afin de ne point prolonger un duel d'artillerie et indiquer le point où l'attaque devait se produire. Les grosses pièces anglaises, mises à la disposition de l'armée italienne, rendirent de très grands services dans cette lutte d'artillerie.

Tandis que vers le nord, de Canale à Plava, l'attaque était prononcée et se dirigeait sur le plateau de Bainsizza, vers le sud, sur le Carso, l'armée du duc d'Aoste se préparait à aborder le plateau de Selo et l'Hermada. Même dispositif dans l'attaque, c'est-à-dire préparation foudroyante opérée par la grosse artillerie, martelage rapide des positions, puis de suite l'attaque de l'infanterie.

L'attaque simultanée des lignes autrichiennes, au nord par Canale, au sud par Selo, laissait forcément planer une incertitude très grande sur le point où pouvait se produire la véritable attaque. Elle eut lieu sur les deux ailes à la fois et la distance de ces ailes (près de 45 kilomètres) ne permettait pas aux armées autrichiennes de faire transporter les réserves rapidement et en temps voulu d'un point menacé sur un autre point.

La bataille

Le 18 août l'artillerie italienne commença son bombardement qui alla en augmentant progressivement sur tout le front de Tolmino à la mer.

Le 19 août l'attaque de l'infanterie se déclanche aux deux ailes. La 2^e armée, au nord d'Anhovo, traversant l'Isonzo franchit les rives rocheuses du fleuve et s'avance sur le plateau de Semmer, à l'est de Canale ; elle tournait ainsi et abordait par le nord les hauteurs 747 où se trouvent les villages de Bainsizza, Bate et Santo-Spirito. Sa tâche était très difficile ; mais bien appuyée par l'artillerie et surtout très bien renseignée et éclairée par les avions militaires qui, dans cette bataille, ont joué un rôle très important, elle put, dès la première journée, prendre pied sur l'arête rocheuse du plateau. A son aile droite, les brigades alpines avaient marché du mont Cuk (611) sur le Vodice (652). La 3^e armée, au sud, attaquait sur le Carso. Le 23^e corps, qui formait l'extrême droite, abordait Corita, Selo, le bois fortifié de Stari-Lokva ; par suite le plateau de l'Hermada était déjà débordé vers le nord puisque les brigades de grenadiers de Bari s'emparaient de Brestovizza.

Au centre, seule l'action de l'artillerie continuait ; elle se concentrait tout spécialement sur le monte Santo, au nord-est de Gorizia, et préparait l'attaque future de cette partie importante du champ de bataille.

La première journée de l'offensive avait été heureuse pour les troupes italiennes. Des positions solides avaient été enlevées et conquises, l'Isonzo avait été franchi, le plateau de Bainsizza abordé et, vers le sud, la 3^e armée avait fait de réels progrès sur le Carso ; enfin, chose particulière à noter et qui prouve combien avait été subite l'attaque italienne, on notait, dès le soir du 19 août, 243 officiers et 10.103 soldats autrichiens faits prisonniers.

Le 20 août l'avance se continue aux deux ailes ; tandis que vers le nord la 2^e armée occupe solidement le Semmer et le plateau de Bainsizza, vers le sud l'armée du duc d'Aoste accuse de sérieux progrès sur le Carso. La résistance autrichienne avait été très tenace ; les ruines du village de Selo en donnaient la preuve, mais la 3^e armée avait pu aborder le mamelon formidable de l'Hermada et s'avancer plus vers l'est, menaçant la route de Trieste.

Le 21 et le 22 août la lutte se poursuit avec acharnement de part et d'autre. Les Autrichiens sentent toute la gravité de l'attaque. La progression des armées italiennes sur les deux ailes menace leurs lignes de communication ; enfin, l'attaque directe du monte Santo dès le 22 au soir indique facilement le but poursuivi. Si cette ligne de fortresses naturelles, dressée au nord de Gorizia, vient à être enlevée par l'armée italienne, c'est la défense des Alpes Juliennes qui tombe et c'est la marche sur Laibach qui se prépare. Le chiffre des prisonniers augmente sensiblement : au 23 août on comptait déjà plus de 400 officiers et 18.000 soldats qui avaient été dirigés sur l'arrière des lignes italiennes.

Le 24 août devait être pour l'armée du nord un jour de gloire : le drapeau italien fut planté sur le sommet du monte Santo. Le couvent qui occupe le faite de la hauteur fut le théâtre d'une lutte formidable où chacun se défendit durant toute la soirée du 24 août. Les ruines fumantes du couvent abritaient encore des défenseurs qui furent rejetés ou pris vers les 7 heures du soir ; dès lors le succès italien s'affirma.

A l'aile droite, la 3^e armée continuait sur le Carso son combat pénible ; mais les brigades de Salerne (89^e-90^e régiments), Cantazaro (141^e-142^e régiments) et Murge (259^e-260^e régiments) rivalisant d'ardeur enlevaient toute la partie de l'Hermada située au sud de Brestovizza, abordant ainsi le ravin de Motosorini où se trouve la route vers Comen. Le chiffre des prisonniers s'élevait encore et atteignait, en nombre rond, 500 officiers et 20.000 soldats.

L'archiduc Eugène, qui commandait en chef les forces autrichiennes opposées aux armées italiennes, sentant le danger croissant se manifester sur le front de l'Isonzo, envoyait des renforts au général Boroëvic, commandant de l'armée de l'Isonzo ; aux 17 divisions engagées en première ligne, venaient s'ajouter

3 divisions de réserve puis quelques éléments tirés de l'armée du général Scotti (10^e armée) ; c'est tout ce qu'on pouvait opposer pour le moment pour arrêter la marche victorieuse des Italiens. Une demande était adressée à l'armée bavaroise afin d'obtenir une division de montagne qu'on aurait prélevée sur les troupes tenues en réserve dans le pays.

La prise du Santo, outre qu'elle donnait à l'armée italienne un point d'appui de premier ordre, développait une menace immédiate pour la dernière ligne de défense autrichienne à l'est de Gorizia, c'est-à-dire la ligne du San-Gabriele et du San-Daniele ; en effet le Santo (682) domine de près de 50 mètres la première hauteur et de plus de 100 mètres la seconde ; enfin, l'artillerie lourde italienne, quand elle sera amenée au Santo, prendra à revers par le nord les défenses autrichiennes. Les routes qui passent au bas du Santo et vont vers Britof sont sous le feu direct du Santo ; c'est l'amorce des nœuds de route de Lokwe et la principale ligne de retraite de l'ennemi vers Laibach.

La manœuvre, commencée le 19 août, avait produit un plein résultat pour les armées italiennes ; en effet, à la date du 26 août, tant dans la partie nord du terrain des attaques (plateau de Bainsizza) que dans la partie sud (Carso et Hermada), l'avance italienne mesurait de 6 à 9 kilomètres de profondeur. Dans ces terrains exceptionnellement difficiles et fortifiés, c'était un véritable succès pour l'assaillant. Le nombre des prisonniers arrivait à passer à 600 officiers et 23.600 hommes.

Dans cette bataille, pour la première fois sur le front italien, on a pu rompre la forme rigide et les dispositions habituelles de la guerre de position ; l'artillerie a pleinement secondé l'attaque, enfin la quatrième arme (avions) s'est révélée comme une aide puissante et d'un incontestable secours.

L'activité aérienne s'est manifestée par la mise en ligne d'une véritable armée d'avions (278) qui ont joué le rôle d'éclaireurs au début, et durant la lutte se sont avancés contre les lignes autrichiennes, venant mitrailler les défenseurs à 200 mètres de distance.

A la bataille qui s'était déroulée du 19 au 26 août succéda une période de répit forcé. L'armée assaillante consolidait ses positions et tâchait d'empêcher toute contre-attaque ennemie de reprendre le terrain conquis. Du côté autrichien on attendait avec anxiété les secours annoncés pour essayer de déboucher et d'aborder les lignes italiennes non encore consolidées. La fin du mois d'août se passa dans cette situation assez bizarre, mais forcée à la suite des violents efforts faits de part et d'autre. Une période d'accalmie était nécessaire.

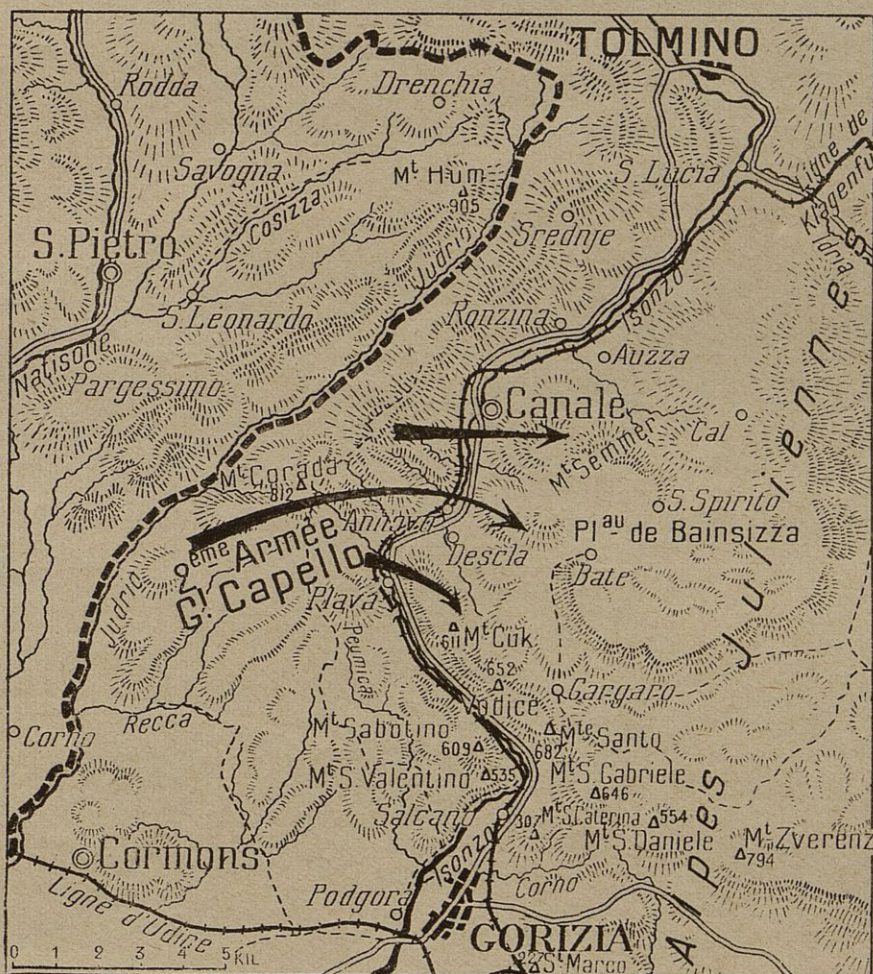
Le 6 septembre, dès le matin, les troupes italiennes massées derrière le Santo prononcèrent leur attaque sur la ligne San-Gabriele, San-Daniele, monte Zverenz ; elles essayaient de prendre à revers cette position de dernière résistance des lignes autrichiennes. Le San-Gabriele fut enlevé, puis repris par l'ennemi ; le 7 et les jours suivants la lutte prit un caractère d'acharnement exceptionnel sur cette partie du champ de bataille ; à plusieurs reprises on annonça la prise de possession du San-Gabriele par les régiments italiens qui avaient bien atteint le sommet du mamelon, mais qui ne pouvaient encore en être entièrement maîtres. Ce terrain fut

baptisé par les Autrichiens « la montagne de la mort ».

L'ennemi utilisa tous les moyens pour garder la position ; dans ces contre-attaques du 8 septembre on signala même que des troupes autrichiennes, équipées, coiffées avec des effets militaires pris aux prisonniers italiens, avaient pu reprendre pied dans les tranchées ; on avait eu soin de choisir des soldats parlant la langue italienne et qui, de loin, essayaient de donner le change ; singulier procédé et en tout semblable à celui employé le 26 février 1916 par les Brandebourgeois pour se rendre maîtres du fort de Douaumont ; tant il est vrai que certaines armées sont dépourvues du sens des lois d'honneur militaire et qu'il y a tout lieu de suspecter chez de pareils adversaires leurs procédés, leurs méthodes, comme leur parole et leur engagement.

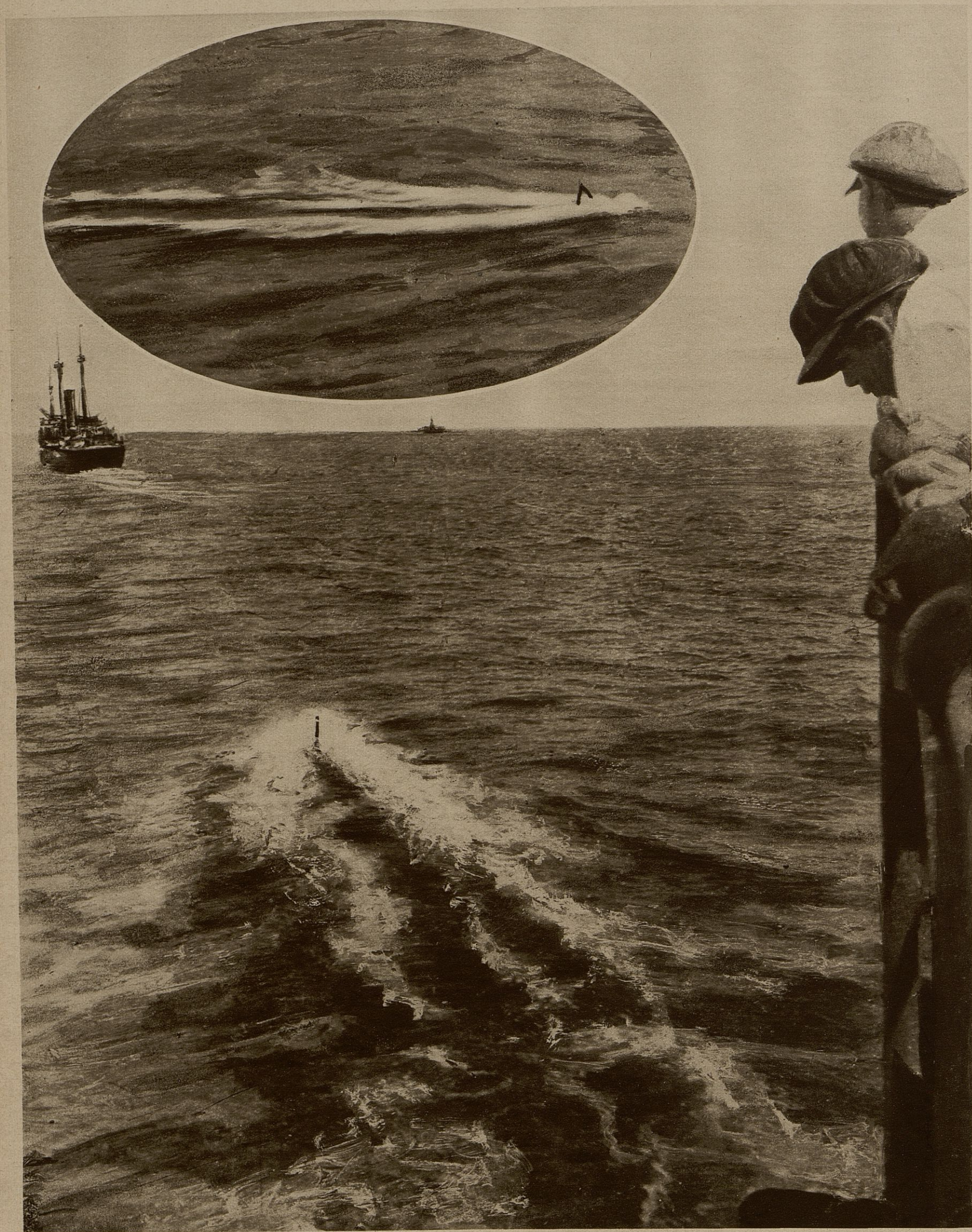
CONCLUSION

L'offensive italienne du mois d'août 1917 présente ce fait particulier que, prononcée en même temps que celle de Verdun sur le front français, elle coïncide avec la série des offensives que les armées franco-britanniques mènent depuis la mer du Nord jusqu'aux Vosges ; c'est donc bien, sur le front occidental, l'unité d'attaque, l'unité d'action, l'unité de direction. De pareilles méthodes ne peuvent qu'amener la victoire. Si sur les autres fronts une semblable offensive se développait, ce serait à brève échéance la fin glorieuse de la guerre pour les pays de l'Entente. Malheureusement, sur le front oriental, en Russie, l'armée profondément travaillée et troublée par les théories révolutionnaires lâche pied et n'oppose même pas d'arrêt à la marche victorieuse des Allemands qui s'avancent au nord de Riga, débordant les armées russes et menaçant Petrograd ; on signale bien les efforts du généralissime russe pour relever le moral de ses armées, mais ces efforts parviendront-ils à redonner au soldat la confiance dans ses chefs et la volonté de remplir son devoir ? Espérons-le pour l'honneur du peuple russe.



NORD DE GORIZIA. — (L'ATTAQUE DU PLATEAU DE BAINSISSA).

LA LUTTE CONTRE LES SOUS-MARINS



Les sous-marins allemands n'ont pas, jusqu'à présent, empêché les transports américains d'arriver à destination en Europe. Sérieusement armés, gardés en outre par des convoyeurs vigilants, les bateaux de nos alliés ont fait aux pirates plus de mal qu'ils n'en ont reçu. Ces photographies montrent l'attaque d'un convoi venant d'Amérique. Dans le médaillon, c'est l'apparition d'un périscope. En bas, on voit le pirate plonger rapidement pour échapper au canon du navire qui, par une manœuvre habile, a évité sa torpille.

UN CURIEUX OBSERVATOIRE BOCHE



Au plateau de Californie, les Boches avaient installé un observatoire sous forme du faux arbre que voici : construit en tôle, revêtu de toile peinte et d'écorces, il ne se distinguait pas, à distance, des troncs d'alentour. L'observateur dissimulait sa présence dans l'appareil au moyen de plaques d'écorce suspendues à un demi-cercle devant lui. Mais un de nos observateurs ayant conçu quelque soupçon au sujet du faux arbre, un de nos 155 fut chargé de le prendre pour cible et bientôt l'observatoire s'abattait, renversé par un obus.

LES JARDINS SUR LES TOITS A NEW-YORK



L'installation de ce potager aérien ne laisse rien à désirer : l'agréable et l'utile s'y rencontrent. On y trouve jusqu'à des pigeonniers, un aquarium et une tente qui protège le maître de la maison et les plantes délicates contre l'ardeur du soleil. Un château d'eau assure l'arrosage des plates-bandes, constituées par de vastes caisses. On y jouit d'une vue étendue. Monsieur et madame sarclent, arrosent, comme de vrais jardiniers. Il va sans dire que les légumes récoltés dans ce jardin reviennent à un prix assez élevé.



On cite à New-York des personnes qui se sont mises à faire de la culture sur les toits, soit pour satisfaire au besoin d'activité qui caractérise tous les Américains, soit pour se procurer des produits que l'on ne trouve plus à acheter, ou parce qu'elles croient être utiles à la collectivité en augmentant par ce moyen la « production nationale ». Voici, sur le toit d'une belle maison de rapport, un jardin potager, d'où les fleurs d'agrément ne sont pas exclues. On y récolte des tomates, des légumes de toute sorte.



VISIONS D'AUTREFOIS

M^{me} Desgranges et son amie Victoria Lancelin sont assises dans le salon de la villa, près d'une table où elles ont posé leurs corbeilles à ouvrage, entre des fleurs et des journaux. Au piano, Suzanne Barville joue un délicieux andante de Mozart. Sur la terrasse, dans un grand fauteuil en osier, le lieutenant Robert Girard fume lentement une cigarette, en savourant le café que le vieux serviteur Alfred a mis à sa portée. Et tout autour de la villa, sous un de ces soleils radieux qui enchantent toute cette Côte d'azur, c'est un mélange troublant et délicieux de parfums et de cris d'oiseaux.

Tout en poursuivant leurs travaux de tricotage et de tapisserie, les deux vieilles dames échangent à mi-voix leurs impressions. Le contraste est amusant entre M^{me} Desgranges, très droite dans son élégante robe noire, ses cheveux blancs soigneusement arrangés autour d'un visage intelligent et calme, et son amie Victoria Lancelin, vêtue d'un peignoir très simple, et, sur la tête, un fichu encadrant une physionomie expansive qu'animent deux yeux bleus rieurs voisinant avec une patte d'oie très prononcée et un petit nez pointu qui n'a rien d'agressif, d'autant plus qu'il est souligné par une bouche toujours ouverte pour le rire ou un aimable bavardage.

— Quand on pense qu'il y a déjà quinze jours que nous sommes ici, dit M^{me} Lancelin. Comme le temps passe vite !

— Cela prouve que tu ne t'ennuies pas, fait remarquer M^{me} Desgranges en souriant.

Puis elle ajoute, devenue toute pensive :

— Reste à savoir si les heures coulent aussi rapides et aussi douces pour notre blessé... je veux dire ton blessé...

— Oh ! tu peux dire « notre » blessé, interrompt vivement M^{me} Lancelin, car depuis l'arrivée de ce pauvre Robert, vous vous mettez tous en quatre pour le soigner et le distraire. Tu ne laisses jamais l'occasion de lui adresser une de ces phrases aimables et affectueuses qui flattent et réconfortent ; la cuisinière Rose invente chaque jour des plats nouveaux ; le brave Alfred est le plus attentionné et le plus gai des serviteurs ; quant à cette chère Suzanne, je n'ai pas besoin de t'expliquer qu'elle a une raison charmante pour si bien jouer son andante : Robert adore le Mozart.

— Tout cela ne me dit pas si notre malade va mieux, s'il commence à s'habituer à cette nuit terrible et perpétuelle qui l'enveloppe et cache à ses pauvres yeux toutes les merveilles qu'il aimait tant contempler autrefois ?

— Je crois qu'il y a un petit progrès, explique M^{me} Lancelin en baissant la voix. Ce n'est pas qu'il m'ait fait des confidences, car je me garde bien de retenir son attention sur un aussi triste sujet. Mais je l'ai entendu rire hier, pour la première fois, d'une de ces réflexions à la fois naïves et saugrenues dont ce brave Alfred a le secret. Et puis, il s'entretient volontiers, depuis quelques jours, avec le docteur Castagniers.

Levant alors, de son ouvrage, son petit nez pointu, M^{me} Lancelin s'écrie avec un véritable enthousiasme :

— Aussi, quel homme charmant, affable et instruit que ce docteur Castagniers ! Je l'aurais rencontré il y a quarante ans, que, ma parole, j'en aurais été toquée !...

— Cette fois, je regrette vraiment de n'avoir pas quarante ans de moins, déclare une voix joyeuse et encore bien timbrée.

Et le docteur Castagniers vient s'incliner avec un bon sourire devant les deux vieilles dames.

Bien que portant déjà une barbe blanche, très soignée du reste, le docteur Castagniers paraît encore alerte. Il a l'œil vif et la parole aisée. Doué d'une santé de fer, c'est un marcheur infatigable. Il n'épargne ni ses démarches ni ses soins pour les habitants du pays qui l'adorent. Il donne bien plutôt des conseils que des médicaments et, comme il possède une assez belle fortune, il accepte les honoraires qu'on lui offre, mais ne les réclame jamais. Certains le traitent d'original. En tout cas, c'est un homme instruit, au courant des découvertes, et qui continue à suivre les revues et les

ouvrages pour être informé des idées et des progrès. C'est un enfant du pays, mais qui a beaucoup voyagé, et il n'a plus « l'accent ». Il porte toujours une longue redingote, un chapeau à larges bords, et une canne à poignée d'ivoire.

Comme le docteur Castagniers soignait tout particulièrement le salut adressé à M^{me} Lancelin, celle-ci lui dit en riant :

— Vous avez raison de m'honorer d'une courbette. Il faut vous faire pardonner votre indiscrétion. Entrer sans frapper !...

— Mais puisque vous disiez du bien de moi, et en termes délicieux, interrompt le docteur avec malice.

— Prenez garde d'entrer ainsi une autre fois, quand on dira du mal de vous.

— Oh ! alors, soyez tranquille, je n'entendrai sûrement pas.

— Et notre blessé ? interroge M^{me} Desgranges.

— Le moral est meilleur, affirme le docteur. Je viens d'apprendre par Rose qu'il a bien déjeuné, et Alfred m'a confié qu'il avait trouvé le café exquis. Et puis, il fait si beau aujourd'hui que cela doit sembler doux, même aux malheureux qui ne voient plus. Il y a toujours la brise qui caresse et les parfums qui enivrent. Je vais aller faire un bout de causette avec ce cher lieutenant puisque je ne lui suis pas antipathique...

— Il vous estime beaucoup, interrompt vivement M^{me} Lancelin, et il a en vous une absolue confiance.

— Vous avez donc toutes les qualités requises pour le confesser, intervient doucement Suzanne Barville après avoir fermé le piano.

— D'autres ont plus de finesse dans l'esprit et de



charme dans la voix, déclare malicieusement le docteur en regardant la jeune fille. Je ne dis pas cela pour reculer devant mon devoir, d'autant plus qu'il m'est des plus agréables à remplir. Je ne connais le lieutenant que depuis quelques jours, mais j'ai déjà pu constater que c'est une nature d'élite et un charmant causeur.

Et, après un amical signe de la main aux deux vieilles dames et un sourire à Suzanne Barville, le docteur Castagniers se dirige vers la terrasse, et prenant une chaise, vient s'asseoir à côté de l'aveugle.

— Je viens troubler votre tête-à-tête avec le soleil, les fleurs et les oiseaux, dit gaiement le docteur. Quel délicieux après-midi !

— Le temps doit en effet être radieux, répond Robert Girard d'une voix grave. Et je vous envie de pouvoir admirer les jeux de la lumière sur le merveilleux panorama que je suis condamné à m'imaginer. La mer, je suis sûr, est d'un bleu profond et qui va en s'atténuant, tout là-bas, sur la ligne de l'horizon.

— Il n'y a pas que de la couleur autour de nous, déclare le docteur Castagniers avec conviction. La nature nous fait aujourd'hui bien d'autres cadeaux. Les fleurs n'ont jamais répandu d'aussi doux parfums, les oiseaux n'ont jamais si follement gazouillé. Quant à la brise, sa caresse est vraiment délicieuse autant que j'en puis juger par mon sens du toucher, assez primitif, hélas !

— Je vous vois venir avec vos habiles périphrases, dit l'aveugle qui ne peut réprimer un bon sourire. Vous allez encore me prouver que je suis seul à goûter les sons, les parfums et les caresses du vent. Un tout petit coin du rideau fermé sur mes yeux et qui s'ouvrirait discrètement me ferait bien vite oublier les tristes avantages que vous voulez bien concéder à mes autres sens.

— Vous avez tort de croire que je vous traite en enfant, explique le docteur d'une voix chaude et

sincère. Je ne cherche pas à vous donner de fallacieuses consolations. Mais je rappelle une vérité connue, c'est que, la vue disparaissant, les autres sens acquièrent très vite une grande délicatesse. Et vous apprécierez combien tout ce qui flatte l'imagination aura pour vous un merveilleux attrait ! Ainsi l'échange des idées, la poésie, la musique...

— Pour ce qui est du plaisir de la conversation, je l'éprouve en ce moment, interrompt aimablement Robert Girard. Et, tout à l'heure encore, j'ai goûté, à entendre du Mozart, une émotion d'une intensité jusqu'alors inconnue.

— Oui, M^{me} Suzanne Barville est une excellente musicienne, reconnaît finement le docteur, et elle sait choisir ses morceaux selon le goût de ceux pour qui elle joue.

— Elle a appris par votre tante combien vous aimiez le Mozart...

— Chut ! dit tout bas l'aveugle, la voici.

— Elle vient vers nous, en effet, constate le docteur en se retournant, mais d'une démarche si légère que, pour l'entendre, il fallait avoir l'oreille joliment fine.

— Encore un de mes nouveaux privilèges ! murmure Robert Girard en souriant tristement.

Puis, s'inclinant à l'approche de Suzanne Barville, il lui dit avec un empressément plein de sincérité :

— Je vous remercie, mademoiselle, d'avoir ajouté à la splendeur de ce radieux après-midi la note si douce et si touchante du divin Mozart. Jamais encore je n'avais aussi fortement goûté l'harmonie de cet andante...

— L'ai-je bien joué, au moins ? interrompt Suzanne Barville avec un joli rire qui cache son émotion.

— A ravir, répond le lieutenant Girard, et j'ai été ravi.

Puis, d'un accent qu'il s'efforce, lui aussi, de rendre gai, il s'écrie :

— Ce n'est pas bien, docteur, de vous sauver ainsi sans dire adieu.

Le docteur Castagniers, qui s'éclipsait sur la pointe du pied, se retourne et riposte :

— Quand je vous disais qu'on ne peut plus rien vous cacher. Vous aliez devenir terrible !

— Quelle belle et bonne nature que ce docteur Castagniers, dit alors Robert Girard à la jeune fille qui est restée près de lui.

— Je savais bien que vous feriez bon ménage ensemble, répond Suzanne Barville avec conviction. Les gens de cœur s'entendent toujours.

— Il faudrait être bien lunatique ou bien grognon pour ne pas s'entendre avec tous ceux qui sont ici, déclare le lieutenant Girard avec force. Ce n'est pas une maison ordinaire : c'est un coin enchanteur. Madame votre grand-mère en est la bonne fée, et elle n'est pas la seule.

— Alors, j'ai aussi droit au titre de fée ? demande malicieusement la jeune fille.

— Et jamais il ne fut mieux porté, affirme Robert Girard. Voulez-vous le mériter encore mieux ? ajoute-t-il de sa voix devenue grave. Eh bien ! racontez-moi les couleurs que vous voyez sur la mer, depuis la grève où viennent mourir ses vagues jusqu'à sa rencontre avec l'horizon, tout là-bas, sous l'éclatant soleil. Ce doit être magique.

— C'est en effet fort beau, mais je suis bien incompétente pour traduire des nuances aussi variées, avoue Suzanne Barville. J'ai peur de gâter votre rêve, et surtout vos souvenirs...

— Soyez sans crainte, interrompt vivement Robert Girard. Je vous ai entendue lire des poètes et interpréter des musiciens, et je suis sûr que vous serez aussi bien inspirée dans le domaine des couleurs. Et puis, ajoute-t-il en baissant la voix, il n'y a que vous, ici, qui puissiez satisfaire cette fantaisie d'un ancien peintre sans qu'il ait à redouter de n'être pas compris ou d'éprouver la plus amère des déceptions. Je sais que c'est difficile, ce que je vous demande, et même un peu pénible. Mais je vous en prie...

La jeune fille, d'une voix d'abord hésitante, mais qui s'affermie peu à peu, explique toute la finesse et aussi l'éclat des nuances qui se succèdent jusqu'à l'horizon, et elle traduit l'harmonieuse gradation en termes si heureux que le peintre, qui ne perd pas une de ses paroles, ne cesse de répéter : « C'est ça, c'est bien ça. Comme c'est beau ! »

— Quel ennui ! s'écrie la jeune fille, voici une visite. C'est notre voisine.

Et elle rentre dans le salon où s'élève, un peu maniérée et plutôt perçante, la voix de la visiteuse.

En entendant cette voix, le lieutenant Girard s'est levé tout pâle, et, les mains tendues, il cherche à s'éloigner de la terrasse. (À suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Henri PELLIER, septembre 1917.

LES BOCHES S'EN VONT, LA VIE RENAÎT



Près de Tracy-le-Val, la végétation tapisse une tranchée, et on voit les liserons, les lianes rustiques étreindre de leurs tiges délicates les ronces sinistres que les Boches y ont plantées.

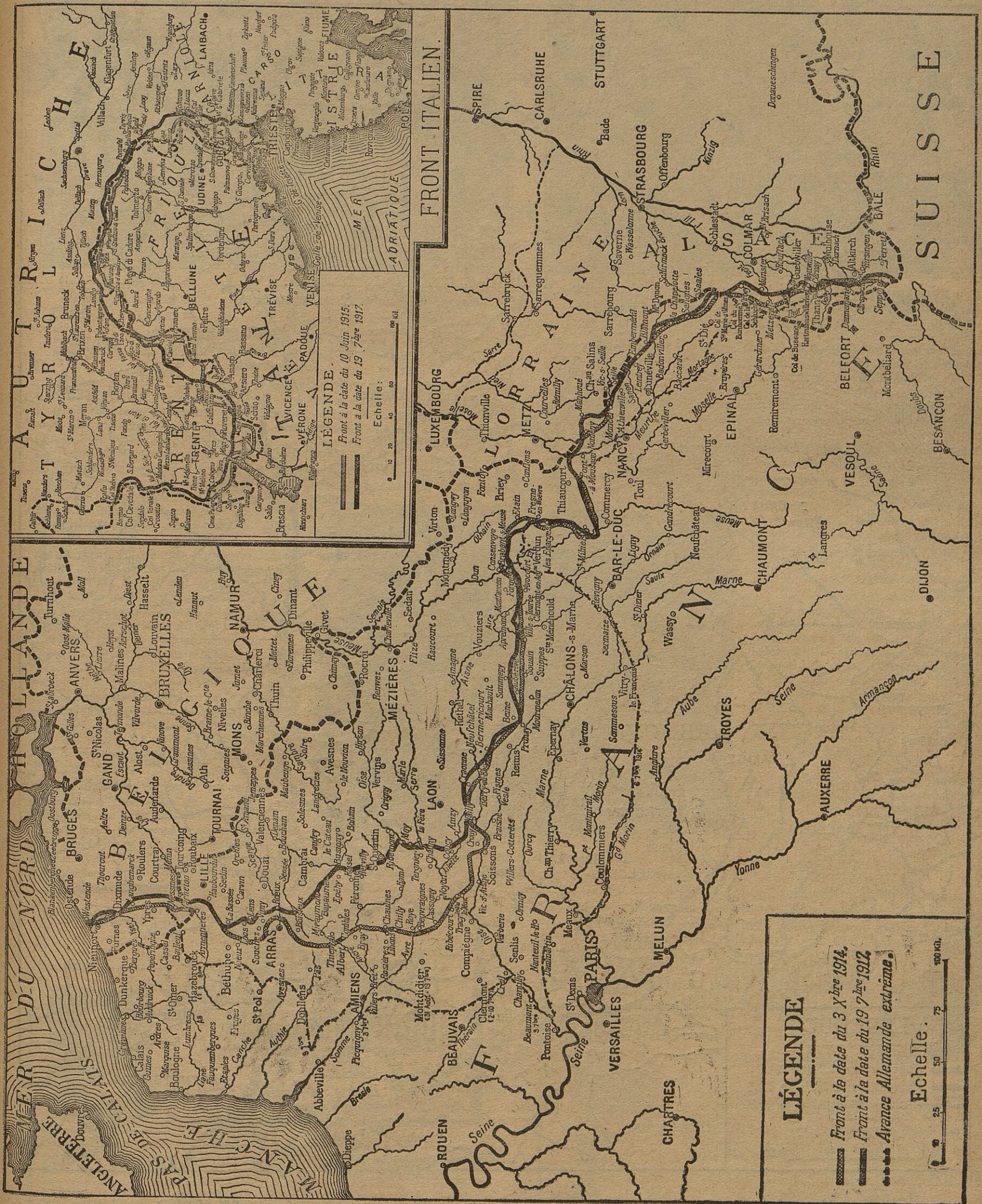


Il y avait là, à l'extrémité d'une tranchée allemande, un ouvrage que nos obus ont ruiné. Ce qui en reste est en train de disparaître sous une poussée désordonnée d'herbes et de fleurs des champs.



Raon-l'Étape est une des premières localités que saccagèrent les Boches en 1914. Ils en furent chassés le 19 septembre, mais en trois semaines d'occupation ils avaient eu le temps de piller à fond et de détruire en partie la malheureuse ville. Depuis lors ils se vengent de n'avoir pu la garder en y envoyant de temps à autre des obus. Cependant Raon-l'Étape a presque retrouvé son ancienne animation. Et bien que le marché se tienne devant des maisons dont il ne reste que la façade, on y voit les ménagères aussi assidues qu'autrefois.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)



Au cours d'une prise d'armes aux Invalides, le général Parreau remet la croix de la Légion d'honneur à madame Maître.



Les petits Alsaciens de la vallée de Thann, auxquels Paris a fait fête, photographiés dans le jardin de l'ancien hôtel de Racine.

SUR LE FRONT ORIENTAL

La démonstration commencée par le général Korniloff n'a pas été poussée plus loin. Le général a fait sa soumission au gouvernement provisoire : il a déclaré d'ailleurs n'avoir agi en cette circonstance que pour obliger le gouvernement à réagir avec plus d'énergie contre les manœuvres antipatriotiques dans l'armée et à l'arrière. Mis en état d'arrestation avec plusieurs de ses collègues, il se prépare à répondre devant un conseil de guerre sur les faits que nous avons rapportés ici. Les troupes qui marchaient avec lui ont été renvoyées au front. M. Kerensky a assumé tous les pouvoirs, s'est institué généralissime et a proclamé la République en Russie. Il paraît décidé à gouverner désormais avec toute la fermeté que nécessite la situation. Les troupes, dans l'ensemble, paraissent s'être ressaisies. Les communiqués attestent un revirement complet des choses dans le secteur envahi par les Allemands : ce sont maintenant les Russes qui, ayant fait face à l'ennemi, lui reprennent des positions et l'obligent à se retrancher partout où il en a le temps. C'est la 12^e armée russe qui tient la partie septentrionale du front ; aux dernières nouvelles, elle avait réalisé quelques progrès à ses deux ailes. Au nord de l'Aa livonien, nos alliés avaient occupé une partie du village de Kipsal, en face de Kronenberg, qui est sur la rive opposée. Sur la rive droite de l'Oguer, ils avaient enlevé une position, Sadzen, à 5 kilomètres au sud-ouest de l'Alt-Keipen ; enfin, au nord-est de Friedrichstadt, ils s'étaient rendus maîtres d'un point fortifié.

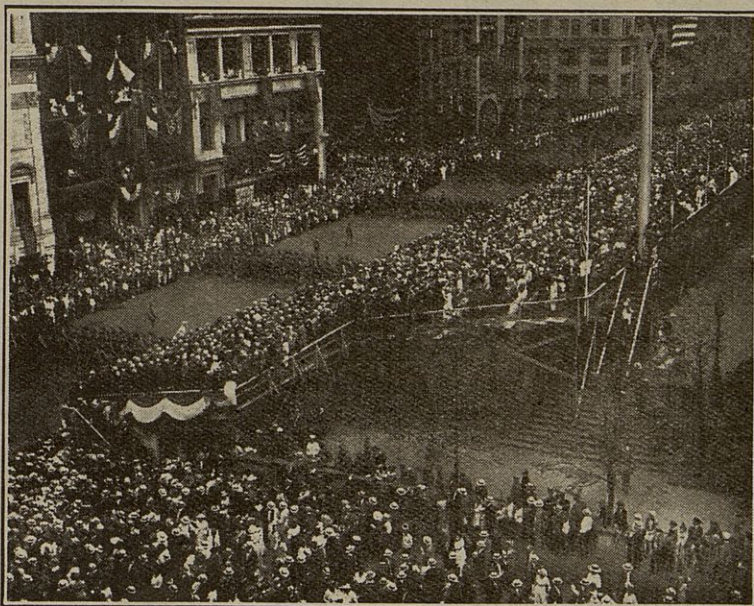
En Galicie également on voit la guerre se ranimer sous l'impulsion de nos alliés. La 11^e armée, qui avait abandonné, presque sans combat, toutes les conquêtes russes en Galicie et en Bukovine, a fait volte-face contre l'ennemi et, après l'avoir contenu un certain temps, a résolument repris l'offensive. Le nouveau

front allemand dans ce secteur était limité approximativement par les localités Skalat, Grgimalow, Belilovka, Husiatyn, cette dernière à peu de distance à l'est de Gousiatyn. Nos alliés ont attaqué au nord de Husiatyn et ont refoulé l'ennemi jusqu'à environ 10 kilomètres à l'ouest du Zbrucz sur une nouvelle ligne passant à Vassilikovtze et Mychkovtze, c'est-à-dire que le front russe forme là un saillant accentué : ce succès de nos alliés menace l'ennemi de débordement sur sa ligne de la Zbrucz.

La contrée qui s'étend au-devant de Petrograd offre de nombreuses défenses dont, en cette saison surtout, les Russes pourraient tirer parti. La capitale est donc moins menacée par les armées allemandes qu'elle ne le paraissait immédiatement après la chute de Riga, surtout maintenant que les Russes ont repris l'offensive pour arrêter l'invasion. Cependant la menace persiste quant à la Baltique où la flotte allemande, malgré les efforts de la flotte russe, fait preuve de beaucoup d'activité. Aussi, en vue de toute éventualité, songe-t-on, paraît-il, à transférer à Moscou le siège du gouvernement.

En Roumanie, les Austro-Allemands font comme leurs complices dans le nord : ils se retranchent comme s'ils avaient l'intention de ne pas poursuivre leur offensive. Les Roumains, aidés cette fois sérieusement des Russes, les ont attaqués à plusieurs reprises avec succès ; le 18, les Roumains ont ainsi chassé l'ennemi d'un secteur dans la vallée de la Susita, région de Warnitza ; le 19 ils emportaient une position au sud de Groseszi. L'heureux revirement qui se produit sur ce front a fait différer l'évacuation de Jassy par le gouvernement.

MACÉDOINE. — On ne signale que de rares opérations. Un détachement français s'est emparé, le 18, d'une hauteur à 9 kilomètres au nord-ouest de Mumulista. Le duel d'artillerie continue, non sans violence parfois, sur tout le front. Nos batteries suffisent, le plus souvent, à arrêter les tentatives d'attaques, sans que l'infanterie ait à intervenir.



La population de New-York a acclamé le brillant défilé de 25.000 soldats de la garde nationale se rendant en France.

PRIME A NOS LECTEURS

**AGRANDISSEMENT
PHOTOGRAPHIQUE**

VALEUR 25 FR.

POUR 4 FR. 95

(Voir conditions dans l'annonce ci-contre)



LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 153 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru en haut de la page 5 et représentant : « Un Gotha abattu par les Anglais dans la mer du Nord. » Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

VOUS ferez votre cuisine presque sans frais et ferez des économies en employant

LA MARMITE NORVÉGIENNE

“POT-AU-FEU”

Construite spécialement pour ses lecteurs par

Le Pays de France

Cette marmite existe en deux modèles :

1^{er} MODÈLE RIGIDE, carton fort, soigneusement construit et très pratique, utilisant la plupart des pot-au-feu, fait-tout, etc. Prise en nos bureaux : **15 fr. pièce.**

Envoi par colis postal, Paris **15 fr. 60**, départements **16 fr. 50**

2^e MODÈLE PLIABLE et LAVABLE, tissu indigène, système “Ma Norvégienne” H. Chevallier. Très pratique pour les déplacements et très hygiénique, pouvant être lavé à volonté. Prise en nos bureaux : **19 fr. pièce.**

Envoi par poste, **19 fr. 50**

Contenance maximum du récipient pouvant être employé : 10 à 12 litres.

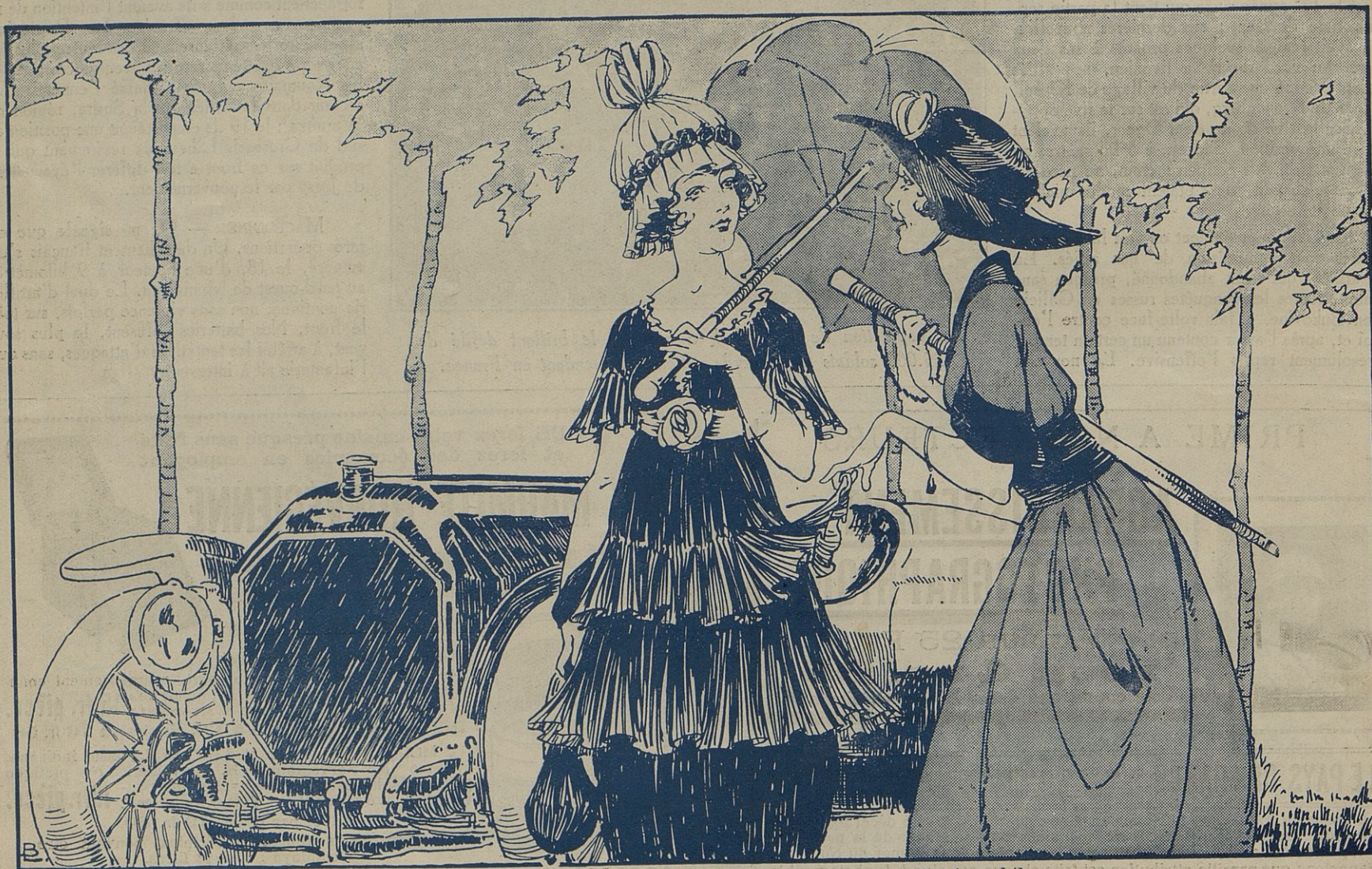


Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, B^d Poissonnière, Paris

La Guerre en Caricatures



— Mais... Mugnette?... c'est ton nom de guerre?
— Oh! non, je l'avais déjà bien avant



— Si on mobilise les femmes, je me mets conductrice d'automobile.
— Oui, mais pour cela, ma chère, il faudra changer de volant.